

Tatiana Salazar Cortez, *Experiencia y militancia de las mujeres de izquierda (URME, 1962-1966)*, Quito, Universidad Andina Simón Bolívar, Serie Magister n°304, 2021, 156 p.

Compte-rendu par Emmanuelle Sinardet

Cet ouvrage s'intéresse à un sujet fort peu travaillé dans l'histoire politique comme dans l'histoire des femmes : le militantisme féminin, de surcroît dans les organisations de gauche liées au Parti socialiste équatorien (PSE), créé en 1926, et au Parti communiste équatorien (PCE), fondé en 1931. Tatiana Salazar Cortez se penche sur les efforts des femmes pour constituer des espaces autonomes – autonomes des partis et de leurs structures –, en observant tout particulièrement les activités de l'Union révolutionnaire des femmes de l'Équateur (URME, Unión Revolucionaria de Mujeres del Ecuador), de sa création en 1962 à 1966. L'autrice revient dans un premier temps sur la participation politique des femmes dans le sillage de l'obtention du droit de vote en 1929, de façon très éclairante car elle souligne ainsi les spécificités de la période traitée, les années 1960, qui, avec la Révolution cubaine, ouvre de nouvelles perspectives au militantisme de gauche pour les hommes mais aussi pour les femmes. Dans une seconde partie, Tatiana Salazar Cortez peut alors étudier l'URME comme un moment charnière où les relations des militantes avec le PCE se détériorent, parfois jusqu'à la rupture. Elle documente ainsi ce que Silvia Vega appelle « le mariage malheureux entre marxisme et féminisme » (p. 18).

En effet, l'aspiration des femmes à une agentivité politique ne va pas de soi dans les organisations de gauche, y compris dans les années 1960. Elle produit des tensions avec et au sein même du PCE. Les militantes les plus critiques du culte du chef ou les plus rétives à articuler leur action avec celle du Parti sont ainsi exclues du PCE. Ce dernier résiste à incorporer les revendications féministes liées à la division genrée du travail et à l'impact de la maternité et du care sur les femmes. Il considère les discours féministes comme bourgeois et facteurs de division interne ; il estime que les discriminations subies par les femmes sont condamnées à disparaître avec la liquidation de l'ordre bourgeois qu'il appelle de ses vœux, conformément à la doctrine marxiste. Partant, il peine à ouvrir en son sein des espaces de réelle agentivité aux femmes, qui restent

subordonnées aux figures masculines. Les femmes développent alors des stratégies leur permettant de créer des espaces autonomes de militantisme, dont l'URME est à la fois la manifestation et le fruit. En même temps, l'URME refuse le qualificatif de « féministe » : les militantes de gauche rejettent là un féminisme associé à l'héritage du libéralisme. Mais Tatiana Salazar Cortez y voit aussi une stratégie permettant aux militantes de tenter d'inscrire leurs revendications dans les espaces du PCE sans être disqualifiées par ce dernier en tant que féministes bourgeoises.

Il est difficile d'obtenir des sources officielles, en particulier issues des partis et des organisations de gauche dans les années 1960, notamment en raison de leur entrée dans la clandestinité pour échapper aux persécutions de la dictature de 1963-1966, ce qui explique une historiographie encore rare sur le sujet. Tatiana Salazar Cortez enrichit les sources accessibles d'un vaste corpus constitué de sources privées conservées par les militantes des organisations étudiées et leur famille, revues, fascicules, lettres, notes, rapports, photographies. Plusieurs études biographiques existent déjà sur les principales figures féminines de gauche, dont celle de Nela Martínez ; mais il s'agit ici de revenir sur les organisations et leur fonctionnement dans une quête d'autonomie vis-à-vis du PCE, une approche qui permet aussi de montrer la mise en place de stratégies de légitimation face à la direction verticale et patriarcale d'un parti qui les assigne à des rôles subalternes dans les activités politiques et militantes. Cette étude ne se limite donc pas à observer des trajectoires individuelles, mais s'efforce de comprendre la capacité des militantes à questionner et, le cas échéant, à défier les discours et les structures de partis qui tendent à les instrumentaliser.

Le sujet est bien celui des tensions entre ces femmes et le PCE, des tensions qui s'accroissent dans les années 1960. Les études des représentations de genre et de leur évolution inscrivent cette recherche inédite et originale dans une histoire qui est aussi celle des mentalités, en montrant la construction de la figure de la bonne militante selon les instances directives du PCE, mais aussi la remise en cause de cette figure par les militantes elles-mêmes, et ce, alors qu'elles refusent l'étiquette de « féministe ». Pourtant, comme le démontre Tatiana Salazar Cortez, c'est bien de féminisme qu'il s'agit, car ces femmes sont parfaitement conscientes d'être doublement discriminées, en tant que travailleuses, selon une lecture de classe, mais aussi pour le seul fait d'être femme, selon une lecture de genre.

L'approche dite de genre, qui puise en particulier aux travaux de Joan Scott et à son acception de la notion d'expérience, s'avère opérante et fructueuse. D'une part, elle permet de cerner les modalités de la revendication de la différence sexuelle, une différence que les militantes souhaitent incorporer aux grille d'analyse des partis. D'autre part, elle met en évidence une série d'expériences variées, accumulées depuis les années 1930, qui expliquent et façonnent les actions militantes des années 1960. D'où la pertinence de la première partie, « Experiencias de militancia femenina en

Ecuador, 1938-1968 », pour comprendre les enjeux sous-jacents à l'affirmation d'une agentivité qui est perçue, depuis le PCE, comme transgressive. Ces expériences variées produisent aussi des discours multiples et des différends, comme le souligne l'étude des luttes internes aux organisations de femmes. La seconde partie de l'ouvrage s'attache à analyser les actions et les discours de l'URME à la lumière de cette idée d'expérience militante qui est aussi une expérience conflictuelle. Intitulée « URME : la experiencia de la militancia femenina, 1962-1968 », elle montre des positions féminines – et féministes – se nourrissant de réappropriations et de reformulations, mais aussi de rejets et de refus, « lleno de contradicciones » (p. 123), dans un contexte international marqué par la Guerre froide et la Révolution cubaine et dans un contexte national de dictature et de répression, tandis que le PCE, fragilisé par les dissidences, tend à se fragmenter idéologiquement. Tatiana Salazar Cortez revient sur l'impact de la Révolution cubaine sur l'évolution de la représentation de la figure la militante de gauche : la Révolution cubaine tend à modeler une agentivité féminine qui, même si elle se situe toujours du côté du soin et de l'éducation, permet d'envisager de nouvelles formes de participation féminine dans le processus de la conquête du pouvoir.

Un autre apport de ce travail est de replacer l'action de l'URME dans un cadre régional, de façon comparatiste, pour montrer que le type de militantisme mis en œuvre par les Équatoriennes caractérise aussi celui des Mexicaines ou des Argentines, selon des discours et des stratégies de légitimation qui se ressemblent. Ce militantisme repose sur la collaboration en interne et la coopération avec d'autres espaces et réseaux féminins en externe. Ainsi, l'URME rassemble des femmes venues d'horizons divers, même si cette diversité ne manque pas de provoquer des désaccords et des conflits. Mais ceux-ci enrichissent aussi un débat qui les conforte dans la volonté de conserver une autonomie face aux grands partis et qui place la question de la différence sexuelle au centre de leurs préoccupations. Car toutes se rejoignent sur le constat selon lequel les formes de discrimination qu'elles subissent sont subies en tant que femmes, y compris au sein des partis auxquels elles sont affiliées. Elles parviennent alors à peser, dans le cas de l'Équateur, sur les stratégies du PCE, affaibli et soucieux d'attirer de nouveaux et nouvelles sympathisant.e.s, même s'il conserve une vision traditionnelle des rôles de genre.

Simultanément, la recherche de Tatiana Salazar Cortez permet d'appréhender de façon renouvelée les questions du soin et de la maternité dans les discours féministes en Équateur – quand bien même les femmes étudiées ici rejettent le qualificatif de féministe. Les militantes de gauche mobilisent les représentations liées au soin et à la maternité auxquelles elles sont réduites pour revendiquer des espaces autonomes d'action politique dans le contexte autoritaire des années 1960. Durant la dictature de 1963-1966, en effet, alors que les militants masculins vivent dans la clandestinité et se voient empêchés, c'est depuis le care et depuis la différence sexuelle que les militantes

gagnent en visibilité : elles parlent depuis les champs de la protection et de la paix, qu'il s'agisse de la protection des enfants, du respect des droits humains, de la lutte contre la pauvreté ou contre la guerre. Pour ce faire, elles s'associent à des réseaux transnationaux de défense des droits humains et de la paix, autre facteur de visibilité. Tatiana Salazar Cortez montre avec finesse le rôle de la FDIM (Federación Democrática Internacional de Mujeres) dans la cohésion interne de l'URME : aux côtés d'autres organisations féminines en Amérique latine, les Équatoriennes entendent participer activement aux campagnes internationales dont la FDIM est partie prenante, en dépit de la condamnation répétée de cette dernière par le PCE. Cette modalité d'action de résistance à la dictature à l'échelle nationale et à la Guerre froide à l'échelle mondiale contribue à légitimer le militantisme des femmes, à la fois en tant qu'agentes politiques et en tant que sujets féminins, aux yeux mêmes des militants masculins. À cet égard, les analyses de Tatiana Salazar Cortez montrent comment le contexte international et le contexte national contribuent à offrir aux femmes de gauche des conditions nouvelles leur permettant de créer des espaces certes réduits mais bien réels d'émancipation – des « niches » pour reprendre l'expression de l'autrice –, dont elles s'emparent et qu'elles tentent de pérenniser à travers des organisations autonomes.